

Stendhal

Souvenirs d'égotisme

Présentation
par Philippe Berthier



Extrait de la publication



Stendhal

Souvenirs d'égotisme



En 1832, parce qu'il s'ennuie à Civita-Vecchia où il occupe le poste de consul de France, Stendhal entreprend d'écrire l'histoire de son dernier séjour à Paris, onze ans plus tôt: la belle et indifférente Métilde venait alors de lui infliger un échec sentimental cuisant. Chronique d'une convalescence, les *Souvenirs d'égotisme*

brossent ainsi le portrait d'un être dévasté, qui se laisse lentement reprendre par la vague de la vie.

Rédigés à bride abattue, inachevés et publiés à titre posthume en 1892, ces souvenirs drôles et touchants constituent un document irremplaçable sur un grand homme en devenir, qui fréquente les salons, scandalise par son esprit caustique, multiplie les « fiascos par excès d'amour » et se demande s'il a bien un « esprit remarquable »... Galop d'essai pour la célèbre *Vie de Henry Brulard*, ils offrent le modèle d'une écriture autobiographique sans esbroufe, conjuguant avec brio introspection et improvisation.

Présentation, établissement du texte, notes et bibliographie
par Philippe Berthier

Chronologie par Fabienne Bercegol

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

SOUVENIRS
D'ÉGOTISME

*Du même auteur
dans la même collection*

ARMANCE

LA CHARTREUSE DE PARME (édition avec dossier)

CHRONIQUES ITALIENNES

DE L'AMOUR

LAMIEL *suivi de* EN RELISANT LAMIEL (par André Gide)

LUCIEN LEUWEN

RACINE ET SHAKESPEARE

LE ROSE ET LE VERT. MINA DE VANGHEL *suivi de* TAMIRA

WANGHEN

LE ROUGE ET LE NOIR (édition avec dossier)

STENDHAL

SOUVENIRS
D'ÉGOTISME

Présentation, notes et bibliographie

par

Philippe BERTHIER

Chronologie

par

Fabienne BERCEGOL

GF Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-0812-7905-6

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Introspection et improvisation

Souvenirs d'égotisme est d'abord un passe-temps d'exilé. Il n'a pas fallu longtemps à Stendhal pour comprendre qu'il allait dépérir et s'ennuyer comme un rat mort dans le poste de consul de France qu'il occupe à partir d'avril 1831 à Civita-Vecchia, grosse bourgade sans charme ni société, connue surtout pour son baigne, où lui aussi traînerait le morne boulet d'un travail de bureau sans le moindre intérêt : délivrance des passeports aux voyageurs et contrôle des marchandises transitant par ce débouché méditerranéen des États du Pape, sur fond de permanentes tracasseries de la part des autorités pontificales qui ont vu d'un œil très méfiant l'arrivée de ce mécréant notoire. En artiste consommé de l'escapade, et non sans tensions récurrentes avec ses supérieurs et ses subordonnés, qui stigmatisent son manque d'assiduité, il apprendra vite à aménager sa survie, grâce à de fréquentes excursions à Rome et à des congés à Paris qu'il saura habilement faire prolonger.

Après quinze ans de traversée du désert sous la Restauration, qui lui fait chèrement payer d'avoir servi l'usurpateur Napoléon, les barricades de Juillet l'avaient remis en selle, mais modestement (il a été nommé consul à Trieste à la fin de l'année 1830), et encore s'était-il agi d'un faux départ : l'Autriche s'étant opposée à la nomination d'un homme dont elle connaissait et poursuivait depuis longtemps les opinions subversives

(elle l'avait chassé de Milan en 1827), il lui avait fallu se replier sur une position moins gratifiante encore, y compris pécuniairement parlant. C'est sous les tristes auspices de ce ratage adriatique initial que Stendhal débarque dans son trou, où s'impose aussitôt à lui la seule urgence vitale : comment ne pas y moisir ? C'est-à-dire, très concrètement : à quoi se consacrer ? Lorsqu'il traverse une épreuve quelconque, sa stratégie de reprise et de maîtrise est toujours la même : mettre un événement, quel qu'il soit, entre ce qui le menace et lui. Fût-ce se casser le bras. Ou, moins péniblement : écrire.

Depuis la publication du *Rouge et le Noir* fin 1830, Stendhal est en panne de grand projet littéraire. Ses tribulations professionnelles ne sont pas propices à pareille éclosion. Comme il l'explique au début de *Souvenirs d'égotisme*, la besogne consulaire est non seulement ingrate, mais chronophage : interrompu, il lui est impossible de se lancer sérieusement dans un ouvrage de fiction. Émietté, haché par d'incessantes sollicitations, le temps du fonctionnaire ne se prête pas à une rédaction régulière et continue comme l'exige la cohérence d'un travail d'imagination. En revanche, fouiller dans sa mémoire et, au gré des associations, en faire remonter librement le passé, voilà qui peut s'accommoder du fractionnement imposé par le harcèlement administratif, et même y trouver un paradoxal adjuvant : la forme dénouée et de premier jet impliquée par ces heures volées à la « chaîne officielle » est celle qui convient le mieux à une enquête dont l'ambition est de se maintenir sans esbroufe ni esquive au plus près de soi. Quand on est plus ou moins continuellement sous la pression de problèmes extérieurs à régler, on n'a guère le temps de truquer ses petits bricolages privés. Dans les conditions inconfortables où doivent s'écrire ses souvenirs, Stendhal trouve le gage de leur authenticité ; livré brut de décoffrage, le matériau mémoriel se donne tel qu'il émerge, à prendre ou à laisser.

Comme il est difficile, et peut-être même insupportable à l'idée que nous avons besoin de nous faire d'un écrivain, d'admettre que celui-ci puisse partir à l'aveuglette et cueillir au hasard ce qui se présente à lui selon les aléas de la route, on n'a pas manqué de discerner une intention dans ce qui paraît n'obéir qu'à la spontanéité du « je me souviens » : il y aurait, dissimulée mais agissante, une architecture secrète, avec des « correspondances subtiles », des « axes organisateurs » selon Béatrice Didier¹ ; ce serait au fond l'histoire d'une dépression et de sa guérison, racontée « trop bien peut-être, et avec beaucoup plus d'harmonie et de méthode qu'il n'en faudrait » selon Michel Crouzet². Nous n'en croyons rien. Jean Prévost nous semble beaucoup plus dans le vrai lorsqu'il n'aperçoit dans ce texte – écrit à bride abattue ainsi qu'en témoigne le livre de loch scandant sa rédaction dans les marges du manuscrit (le 30 juin 1832, douze pages « dans un bout de soirée » ; le 2 juillet, quatorze pages en deux heures ; le 3 juillet, « fatigué après 26 pages ») – que « ce qui reste d'art dans l'improvisation pure³ ». Si l'on défalque un entracte de trois jours dû sans doute à la fête des saints Pierre et Paul et à ses préparatifs (27, 28, 29 juin), c'est en douze journées, à ses moments perdus, que Stendhal aura rempli ces 270 feuillets. Difficile de soutenir qu'un texte aussi vite répandu sur le papier obéisse à des idées de derrière la tête sophistiquées, à de savants calculs esthétiques. Bien entendu, on observe des échos, des thèmes, des plis qui le traversent, mais plutôt qu'aux arcanes d'une composition délibérée, ils ressortissent à ce qui structure l'existence et la personnalité de Stendhal dans le dialogue qu'il entretient en 1832 avec son être de

1. B. Didier, préface aux *Souvenirs d'égotisme*, Gallimard, « Folio classique », 1983, p. 14.

2. M. Crouzet, *Stendhal ou Monsieur moi-même*, Flammarion, 1990, p. 334.

3. J. Prévost, *La Création chez Stendhal*, Gallimard, 1974, p. 351.

1821. Les cinquante-trois jours de dictée de la future *Chartreuse de Parme* (1839) sont un cas tout à fait différent : entré en loge pour mener à bien son roman, Stendhal s'y investit corps et âme du matin au soir. Il le déclare d'ailleurs tout de go et sans fard : pas d'autre fil conducteur dans *Souvenirs d'égotisme* que la ligne chronologique, festonnée de nombreuses digressions, et de digressions au carré, greffées sur les digressions premières, selon les caprices, souvent surprenants pour l'intéressé lui-même, des agrégats d'images (on voit poindre les croquis qui proliféreront trois ans plus tard dans *Vie de Henry Brulard*) et d'impressions qui bourgeonnent imprévisiblement après avoir été draguées dans les filets de l'anamnèse.

Que déconstruire soit une manière de construire, on le veut bien. À condition d'ajouter qu'en refusant tout cadre contraignant et tout « lissage » artificiel, il s'agit avant tout d'offrir les meilleures chances à l'essentiel, c'est-à-dire à la véracité et à l'honnêteté de la démarche introspective ; en somme, à la ferme volonté de ne pas tomber dans le même piège que Rousseau, qui a compromis le crédit qu'on peut accorder à ses *Confessions* (1782-1789) en les soumettant à la téléologie d'une démonstration dont les conclusions étaient programmées *a priori*.

En janvier 1831, après les biographies de Mozart, de Rossini, de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, Stendhal avait déjà eu l'idée d'écrire celle d'un individu « bien inconnu », à savoir lui-même. Il n'était pas allé plus loin que l'indiscutable *incipit* : « Je naquis à Grenoble le 23 janvier 1783 », ce qui était certes fondateur, mais un peu bref¹. La même année, une deuxième tentative, assignée comme pour se dédouaner à un improbable « M. Darlincourt », se bornait à cataloguer ses publications, ce qui était sec et pour le moins partiel. À Civita-Vecchia, à la fois fort occupé

1. *Œuvres intimes*, éd. V. Del Litto, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1982, p. 971.

et profondément *disoccupato*, Stendhal est ressaisi par un démon autobiographique plus insistant. Le 14 janvier 1832, il se présente, dans une lettre à son ami Domenico Di Fiore, comme déjà engagé dans une entreprise qui en fait n'a pas encore débuté : « Je m'amuse à écrire les jolis moments de ma vie ; ensuite, je ferai probablement comme avec un plat de cerises, j'écrirai aussi les mauvais moments, les torts que j'ai eus et ce malheur que j'ai eu de déplaire toujours aux personnes auxquelles je voulais trop plaire. » Le 12 juin, il n'a pas davantage commencé, mais il a clairement circonscrit son aire : « j'écris l'histoire de mon dernier voyage à Paris, de 1821 à novembre 1830. Je m'amuse à décrire toutes les faiblesses de l'animal ; je ne m'épargne nullement ; cela sera drôle quand on le verra dans les montres du Palais-Royal, alors Palais-..., en 1860 » (lettre au même). Enfin, le 21 juin, il s'y colle pour de bon. Comment ce maniaque des anniversaires intimes ne songerait-il pas que, le lendemain, il y aura eu exactement onze ans écoulés depuis l'abominable départ de Milan par lequel il a décidé d'entamer *Souvenirs d'égoïsme* ? C'est à l'ombre de cet affreux mancenillier qu'il s'agit de s'arracher, mais avant de s'en arracher, il faut d'abord en ressentir à nouveau tout le poids mortifère. Lorsqu'il dit attaquer la rédaction « forcé comme la Pythie » (p. 33), il ne faut pas comprendre qu'il se sent empoigné aux cheveux par une inspiration fulminante, mais tout au contraire que, telle la prophétesse delphique qui voulait se soustraire aux terribles souffrances de la divination et que les prêtres devaient contraindre à siéger sur le trépied oraculaire, Stendhal a dû prendre sur lui pour affronter, fût-ce pour la congédier (bien plutôt : congédié par elle), cette tête de Gorgone angélique qui l'a tant torturé : Mathilde Dembowski, dite Métilde. Comme le dit Aragon dans *Aurélien* (1944) : « Les femmes avec lesquelles on couche, ce n'est pas

grave... le chiendent, ce sont celles avec lesquelles on ne couche pas¹. »

Du bon usage de l'égotisme

À l'origine, on l'a vu, il s'agissait de raconter sa vie de juin 1821 (retour à Paris) jusqu'à novembre 1830 (nomination à Trieste). Stendhal s'arrête en fait lorsqu'il en est seulement à l'été 1822. Et pourquoi ? Parce qu'il fait trop chaud, et que la chaleur lui « ôte les idées » (p. 153) ! On peut juger fort cavalière cette manière de s'éclipser. Ou lui trouver des motivations, de fond (s'il s'agissait de narrer comment il s'était peu à peu désintoxiqué de Métilde, on pouvait considérer que l'essentiel avait été acquis) ou de forme (les séductions de l'esthétique du *non finito*). On peut aussi souligner le côté inimitablement idiosyncrasique de cette disparition sans au revoir : pour Stendhal, l'écriture, c'est le plaisir de l'esprit et du corps ; si, pour une raison aussi triviale mais aussi impérieuse que la température ambiante, ils ne sont plus au rendez-vous, on en prend acte et on attendra des jours meilleurs, autrement dit on passe à autre chose. Il n'y a là aucun drame intellectuel, aucun « devoir » transcendantal auquel il faudrait à tout prix obéir. La première loi beyliste est de ne pas se rendre malheureux pour des impératifs imaginaires. Cette pratique détendue de l'exercice littéraire repose agréablement de tant d'effrayants enjeux soulevés par ceux qui font de l'Écriture (juchée sur une intimidante majuscule) un dévorant Absolu. Bref, au lieu d'une copieuse tranche de vie de neuf années et demie, c'est seulement un peu plus d'un millésime qui nous sera finalement accordé. Pour reprendre une expression de la *Vie de Henry Brulard*, on dira donc que Stendhal a

1. Aragon, *Aurélien*, in *Œuvres romanesques complètes*, éd. D. Bougnoux, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 2003, p. 311.

très incomplètement « couvert la toile ». Fragment réalisé d'un fragment projeté, les *Souvenirs d'égotisme* nous apparaissent comme un sondage, une sorte de « carotte », diraient les scientifiques, prélevée à une épaisseur tout particulièrement sensible du magma autobiographique.

Deux objections préjudicielles seraient de nature à le faire renoncer d'emblée. L'une s'avèrera en réalité être ici sans objet : en les soumettant à l'analyse et même simplement au récit, Stendhal redoute de déflorer ses moments heureux. Persuadé que dire le bonheur est à la fois impossible (le langage humain est débile) et profanateur (mettre en mots le sublime attente au sacré), il s'éprouve condamné à le « sauter », c'est-à-dire à traiter par l'ellipse ce qui est pourtant l'essentiel, les hautes minutes de sa vie, celles qui l'illuminent et la justifient. Il est triste pour un écrivain d'être obligé de recourir au silence pour exprimer et respecter ce qui aura le plus compté pour lui. Si c'est une victoire pour le sens, préservé parce qu'il se perd dans un point de fuite intouchable et ineffable, c'est une défaite pour le spécialiste du verbe, qui constate et même revendique l'infirmité de son outil. Ces considérations qui peuvent sembler bien métaphysiques trouveront un point d'application très immédiat lorsque, dans *Vie de Henry Brulard*, il s'agira de coucher sur la page le déferlement orgasmique de la joie milanaise en 1800 : le lecteur y assistera en direct au hara-kiri d'une écriture qui baisse pavillon devant un défi de formulation qu'elle ne se sent ni en mesure ni en droit de relever. Mais les *Souvenirs d'égotisme* ne se heurtent pas à ce genre de difficulté : tels qu'ils nous sont parvenus, sous leur forme mutilée, ils n'ont pas d'expérience solaire à transmettre, de celles qui rendent aveugle (et muet) lorsqu'on prétend les regarder en face et les énoncer. Le grand malade qui reprend très progressivement goût à la vie est encore bien loin de devoir affronter le bienheureux problème d'avoir à phraser le bonheur.

L'autre objection est, elle, particulièrement aiguë. Lorsque Stendhal en débat à l'orée de son texte, on saisit tout ce qui fait de *Souvenirs d'égotisme* un galop d'essai pour *Vie de Henry Brulard*, qui ne serait sans doute pas né sans cette mise en jambes : il reprendra alors dans les mêmes termes la même discussion. D'une part, il est surprenant, ou pour mieux dire inadmissible, pour quelqu'un qui, lorsqu'on lui demande son état, ose se déclarer « observateur du cœur humain ¹ », de constater qu'à bientôt cinquante ans il ignore encore qui il est au juste ; d'autre part, l'obscénité qu'il y a à entasser les *je* et les *moi*, inévitables dans ce type d'enquête personnelle (Stendhal emploie l'expression très religieusement connotée d'« examen de conscience », p. 37), lui donne à l'avance la nausée. Un haut-le-cœur indissociablement moral et littéraire – la boursoufflure stylistique va toujours de pair avec l'étalage de la vanité : ce sont les deux visages du même vice. Entraîné par l'écume bergsonienne de ses affects, vivant et sentant au jour le jour, à la minute la minute, Stendhal, comme Montaigne, voudrait réagir contre la fluidité et l'évanescence intimes qui l'empêchent de se faire une idée claire et nette de lui-même. La plume à la main, il pense avoir davantage de chances de se fixer sous son propre regard (quoique, comme il se le demandera dans *Brulard* : « quel œil peut se voir soi-même ² ? »). Il entend répondre enfin à l'intimation de Socrate, la seule qui vaille : est-il acceptable de mourir sans s'être jamais rencontré ?

Mais comment activer ce chantier d'autoconnaissance sans succomber à la répugnante inflation de complaisance narcissique, traduite comme il se doit en un langage insupportablement prétentieux, dont un Chateaubriand offre à Stendhal l'exemple selon lui caricatural ? Face à cet antimodèle, ce repoussoir parfait, le

1. D'après les *Notes et souvenirs* de Mérimée (in Stendhal, *Mélanges*, éd. V. Del Litto et E. Abravanel, Genève, Cercle du bibliophile, t. V, 1972, p. 350).

2. *Vie de Henry Brulard*, in *Œuvres intimes*, op. cit., p. 535.

beyliste fait à son tour le pari canonique de la plus exigeante sincérité : comme saint Augustin, Jean-Jacques et le noble vicomte lui-même, il jure de dire toute la vérité, rien que la vérité ; c'est une loi du genre, à laquelle nul ne saurait se soustraire, mais qui souffre d'étranges accommodements. Ce qui, dans le cas de Stendhal, réduit au maximum, nous semble-t-il, l'écart entre la vertueuse déclaration d'intention et la pratique toujours plus ou moins comédienne, c'est justement l'écriture en roue libre, se déversant à chaud hors de toutes les normes de composition, éperdument ignorées, sans se repentir, sans se relire, « comme une lettre » (p. 64), à la va comme je te pense et qui m'aime me suive. Cette vitesse et cette absence totale de censure conjurent autant que faire se peut l'abominable spectre de la danse du ventre devant le miroir, à laquelle se livrent impudiquement tant de ceux qui abordent la tâche pourtant nécessaire et hautement instructive de parler de soi. Ils le font en se mettant en scène avec une immoralité putassière (ils se font « filles¹ »). En qualifiant Chateaubriand, dans *Vie de Henry Brulard*, de « roi des égotistes », véritablement « puant² », Stendhal désigne on ne peut plus explicitement l'écueil sur lequel pour rien au monde il ne voudrait se briser, et l'on savoure alors toute l'ironie et la provocation qu'il y a à intituler précisément *Souvenirs d'égotisme* le récit qui se veut sans égotisme d'un pan de sa vie. Quand il reprend à son propre compte ce mot bien attesté³, et péjorativement, en l'affichant comme une profession de foi spectaculaire, il le désamorce et l'exorcise, allant au-devant des griefs qu'on pourrait, et qu'il pourrait lui-même, opposer à la validité et à l'honnêteté de son entreprise,

1. « Je suis comme une femme honnête qui se ferait fille, j'ai besoin de vaincre à chaque instant cette pudeur d'honnête homme qui a horreur de parler de soi » (*Souvenirs d'égotisme, infra*, p. 117).

2. *Vie de Henry Brulard, op. cit.*, p. 533.

3. Voir *infra*, note 7, p. 156.

comme s'il disait à son lecteur : Oui, je vais recourir abondamment au *je* et au *moi* – comment faire autrement ? –, mais je ne mentirai pas, je ne ferai pas le charlatan, et puisque j'écris pour des amis inconnus, des âmes encore à naître, je serai aussi sincère qu'il est possible de l'être. Du bon usage de l'égotisme, en somme. Feignant par leur enseigne aguicheuse de promettre l'exhibition éhontée de la personnalité, les *Souvenirs d'égotisme* retournent en fait la notion comme un gant, et l'égotisme bien compris, échappant à la mystification qui est si souvent son but et sa nature, devient, à destination d'un récepteur « bienveillant », c'est-à-dire lié à l'auteur par un contrat de confiance, un instrument certes modeste, mais finalement le plus fiable peut-être dont on dispose, au service de la vérité.

Chronique d'une convalescence

Stendhal entame ses « bavardages sur [s]a vie privée » (p. 34) au moment où sa rupture avec Métilde lui fait toucher le fond. Il lui faut, et avec quel déchirement, prendre acte de son échec complet auprès d'une femme dont il reste plus que jamais persuadé qu'elle l'aime, mais qu'un empêchement inexplicable ou des influences hostiles venues de l'extérieur lui interdisent de le lui dire et d'en tirer les conséquences. Il nous est facile aujourd'hui d'estimer avec froideur que depuis trois ans le malheureux *patito* avait de toutes pièces échafaudé un scénario en tous points délirant, dans lequel l'intéressée n'était jamais entrée un instant : comme un traité théorique en témoignera bientôt savamment (*De l'amour*, 1822), Stendhal est le premier à savoir que l'amour est une pathologie dont le symptôme le plus évident est de voir en l'objet aimé des perfections qu'il n'a pas, *de l'inventer* en somme. Peut-on s'étonner qu'il n'obtempère pas à nos injonctions (« aime-moi, ingrate ! »), puisque c'est un mirage que

nous avons suscité pour nous valoriser à nos propres yeux (« cette déesse est bien digne de moi »), une poupée à laquelle notre imagination confère la vie et dont nous attendons ingénument qu'elle nous rende nos baisers ?

Une chose est de professer cette conviction, une autre de la vivre, dans sa chair frustrée et son cœur dévasté. La grande phrase musicale et déjà proustienne qui avait commencé à Milan le 4 mars 1818 y expire dans la cacophonie d'un atroce échange flaubertien le 7 juin 1821. En tournant le dos à Métilde, qu'il ne reverra plus, et à la ville où il fut jadis si heureux, devenue capitale de sa douleur (il n'y habitera plus jamais), Stendhal est, sinon un homme fini, du moins quelqu'un de profondément blessé, à mort peut-être. On dirait pour désigner son état que les médecins ne se prononcent pas. Les idées d'autosuppression qui hantent le patient ne relèvent certes pas de la littérature. Stendhal a horreur de la jocrisserie suicidaire, mais lui qui met son point d'honneur le plus sourcilieux à ne jamais ajouter de dièse à aucun sentiment en est bien là : à ce point où l'on se demande si l'on a vraiment une raison sérieuse de continuer le chemin. Lorsqu'il nous confie que ce qui l'a retenu de se faire sauter la cervelle, c'est la curiosité politique, on se dit qu'il était moins atteint qu'il ne le croyait, et lorsqu'il ajoute que c'était peut-être aussi la peur de se faire mal, on salue cet aveu vraiment méritoire (parfait spécimen d'égotisme dans le meilleur sens du mot), qui, aux dépens de son amour-propre, gage son humanité.

En tout cas, c'est un somnambule qui débarque à Paris. Il y dérive dans une ville fantomatique, fantôme lui-même et tenté de se dissoudre. Le monde et le moi sont exsangues, inconsistants. Il se retrouve dans le même état de zombie qu'à son retour de la retraite de Russie ; aussi bien est-ce une seconde Berezina qu'il vient de traverser. Vampirisé par une indifférente qui, très loin, ne le sait même pas, il erre dans un Paris

écrasé d'un soleil de mort, désaffecté comme une ville de Chirico. Paris n'est plus pour lui qu'une coque vide, obsessionnellement habitée par une Milan imaginaire qui se réimprime en elle comme un palimpseste ou par capillarité. Le légendaire *fiasco* avec l'aimable Alexandrine en administre la parfaite démonstration, à la fois comique et bouleversante : Stendhal se voit désormais incapable de toucher une femme qui se donne à cause d'une femme qu'il n'a jamais touchée. On s'amuse de ce que quelques mots, quelques lignes lui suffisent pour couper l'herbe sous le pied du Dr Freud et de l'océanique glose freudienne : dans *Vie de Henry Brulard*, ce sera le complexe d'Œdipe, ici c'est la castration qui est démontée avec une désarmante simplicité. Un visage absent noue les aiguillettes, le corps obéit aux interdits religieux édictés par le fantasme. Qu'il s'agisse bien de dévotion, cet étonnant aveu le confirme : il a renoncé à posséder Mme Cassera, pour « mériter aux yeux de Dieu » que Métilde l'aimât (p. 58)... Lui, qui a tant reproché aux chrétiens leurs traficotages sacrificiels en vue d'en toucher la rétribution outre-tombe, que fait-il d'autre, aux abois, que de proposer lui aussi un troc désespéré à la divinité à laquelle il ne croit pas ? Intéressée, comme avec Mme Cassera, ou infligée par une débandade dont on n'est pas maître comme avec Alexandrine, la chasteté stendhalienne, tout à fait inhabituelle, est liée à des enjeux spécifiquement milanais qui, à Paris, n'ont jamais été plus prégnants, et Stendhal en quête partout les traces avec le masochisme extatique du banni de liesse, recueillant avec adoration les moindres miettes du festin auquel il n'a pas été invité.

Ce qui l'attire chez la Pasta, ce n'est pas seulement l'admiration très sincère qu'il porte au génie de la diva, mais qu'autour de son astre gravite une petite nébuleuse milanaise, et qu'il pourra peut-être, en l'approchant, y décrocher des nouvelles de *là-bas* (avec une incurable nostalgie, il regarde toujours de l'autre côté des Alpes ;

c'est un rapatrié), et entendre un jour – qui sait – prononcer son innommable nom... Pour échapper à cette spirale vénéneuse, l'initiative décisive sera de faire bravement un livre avec ce qui l'y a précipité : commencé à Milan, écrit pour les beaux yeux cruels d'une Milanaise, *De l'amour* est achevé à Paris, pour mieux revenir à Milan, son origine et sa fin. Parfois, Stendhal jouira et souffrira de cette vision : dans son appartement piazza delle Galline, Métilde recevant son livre, l'ouvrant, le lisant, comprenant enfin, trop tard, comme il le dira en 1825 en apprenant sa mort, que c'est elle qui en est l'auteur. Dans ce trajet aller-retour s'opère la purgation, par la mise à distance qu'impose l'objet imprimé : Stendhal pourra désormais regarder en face, avec une relative sérénité, ce qui a manqué de le détruire. La cure aura réussi sans le secours d'un psychanalyste. Ni, faut-il le dire, l'assistance d'un confesseur. Stendhal, fidèle à son idéal cornélien d'estime de soi, répudiant la faiblesse de se déboutonner et de pleurnicher devant quiconque, aura eu l'intelligence et le courage de s'en sortir tout seul.

Pour l'essentiel, *Souvenirs d'égotisme*, c'est donc la chronique d'une convalescence, le rapport d'un travail de deuil, le précis d'une recomposition. On y voit un homme échoué, au bout du rouleau, en pilotage automatique, insondablement *absenté*, se laisser très lentement, et non sans dures rechutes, reprendre par la vague de la vie. S'il fut jamais une créature sociale, c'est bien Stendhal, qui considère comme névrotique et erroné le retrait rechigné du misanthrope Alceste ou de Rousseau. Reste que si, pour lui, l'enfer ce ne sont pas les autres, les autres font aussi peser une menace dont on doit à tout prix se protéger. Morale à usage privatif, le beylisme n'a pas d'autre but que d'armer le moi d'un système immunitaire efficace contre tout ce qui pourrait venir compromettre sa souveraineté. Dans la situation de crise extrême qu'il traverse, les autres sont d'abord intolérables, tout contact avec eux est ressenti comme

une torture, voire une indignité. Par un réflexe instinctif de pudeur et de vénération pour ce qu'on a de plus précieux, la préoccupation lancinante est de ne surtout pas se laisser deviner, de ne pas permettre que transpire quoi que ce soit de son secret, de ne pas prostituer sainte Métilde en la livrant aux bêtes ; toute confiance à un ami est exclue, sous peine d'avoir à se mépriser. Mais les autres, c'est aussi un réseau de rencontres et d'échanges qui, avec le temps, peut, sinon cicatriser une blessure secrète toujours plus ou moins suppurante, du moins en atténuer vaille que vaille les élancements les plus poignants. Stendhal, qui connaît beaucoup de monde à Paris, ne peut pas se terrer comme un ours léchant ses plaies. *Nolens volens*, il se voit forcément requis de sortir de sa tanière-tombeau, de se réintégrer, de se réinsérer dans un tissu conjonctif de relations vivantes dont la fréquentation exercera une action sédative, au moins en surface, étant entendu que, dans la crypte dont il ne confiera la clef à personne (ce que Flaubert appellera la « chambre royale » murée au cœur de la pyramide), brillera toujours, ignorée de tous, la veilleuse devant l'icône qui fait à la fois son malheur et son salut. Le voilà donc qui renoue avec ses connaissances, retrouve le chemin des salons dont il était l'habitué, fait même un voyage en Angleterre avec des camarades, où trois petites filles, sorties tout droit d'un *fairy tale*, le réconcilieront avec la tendresse, faisant franchir à sa thérapie rééducative un pas décisif. L'existence *as usual*, en somme. Au début, il y a beaucoup d'à quoi bon dans cet apparent retour à la normale (quand tout vous est indifférent, « pourquoi » et « pourquoi pas » s'équivalent), puis du volontarisme et de la méthode Coué, avant que, dans le corps et l'esprit, ne se diffusent les ondes de plus en plus positives de l'appétit retrouvé.

TABLE

<i>Présentation</i>	7
<i>Histoire du texte</i>	25

SOUVENIRS D'ÉGOTISME

Chapitre 1	37
Chapitre 2	45
Chapitre 3	55
Chapitre [4]	59
Chapitre [5]	65
Chapitre [6]	89
Cahier n°2.....	97
Chapitre [7]	111
Chapitre [8]	123
Chapitre [9]	131
Chapitre [10].....	143
Chapitre [11].....	147
Chapitre [12].....	151
<i>Notes</i>	155
<i>Chronologie</i>	191
<i>Bibliographie</i>	203

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000529.N001
Dépôt légal : février 2013

Extrait de la publication